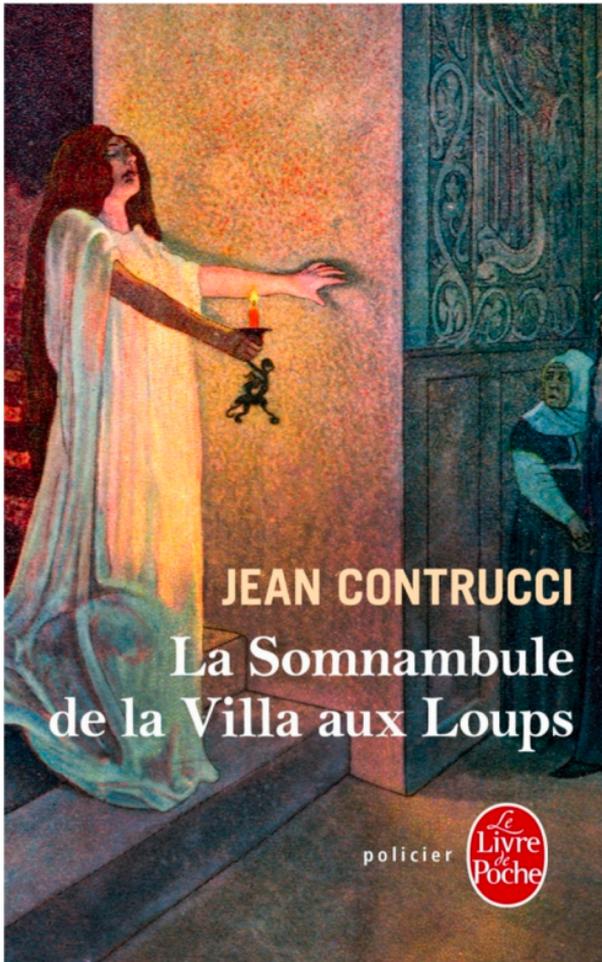


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

La Somnambule de la Villa aux Loups

Jean Contrucci



Le Livre de Poche remercie les éditions Lattès qui ont autorisé la publication de cet extrait.

JEAN CONTRUCCI

Les Nouveaux Mystères de Marseille

*La Somnambule
de la Villa aux Loups*

ROMAN

JC LATTÈS

1.

*Où l'on découvre dans une villa
de la périphérie marseillaise les corps sans vie
de deux amants venus là pour s'y suicider.*

Il allait être 5 heures du soir, ce 4 juin 1908.

Marius Brouquier, cocher n° 7, de la société de transport hippomobile Decanis, dormait assis au pied d'un pin, le dos calé contre son tronc rugueux. En attendant le retour de ses clients, il s'était installé à l'ombre, près du jardin entourant la villa où il avait conduit un couple qui s'y était enfermé depuis près de deux heures. Assommé de chaleur, le voiturier s'était endormi sans en avoir conscience.

Il fut brutalement tiré de son somme par une double déflagration.

À cet instant, le gros homme faisait un rêve fort agréable. Il poursuivait une femme à demi nue, callipyge comme il les aimait. La jeune beauté courait devant lui en poussant des cris aigus. Plus il approchait de la fugitive, plus elle hurlait.

Les deux détonations avaient retenti au moment précis où le cocher allait poser ses mains avides sur les fesses convoitées.

Marius Brouquier se retrouva ébahi sur son tapis d'aiguilles de pin, sans plus savoir où il était. Il grommela un vague juron et se mit debout avec peine. Il luttait pour émerger de l'état de semi-hébétude où l'avait plongé un sommeil brutal, aggravé par la canicule tombée en trois jours sur Marseille, au terme d'un printemps pluvieux qui avait donné à la ville un arrière-goût du Déluge.

Un troisième coup de feu retentit. Il sembla au cocher qu'il provenait de l'intérieur de la villa.

Brouquier entendit s'ébrouer sa vieille jument, elle aussi troublée dans sa somnolence par le bruit.

Il avait garé sa calèche et abrité Rosette de l'ardeur du soleil dans une allée ombragée jouxtant sur la droite cette villa cossue du quartier de La Panouse où il avait amené le couple au milieu de l'après-midi. Ce coin verdoyant de pinèdes au sud de Marseille, isolé du charroi de la grand-route rejoignant la montée de la Gineste à la hauteur du hameau de Vaufrèges, se situait près du village du Cabot, traversé par le Grand chemin conduisant de Marseille à Cassis¹. Des bastides et des *campagnes* entourées de jardins accueillait durant l'été les familles bourgeoises de Marseille fuyant la touffeur et les miasmes de la cité. Des retraités cossus en avaient fait aussi le refuge de leurs vieux jours.

Le cocher n° 7 avait chargé place Castellane, où stationnaient les fiacres, un jeune homme d'une vingtaine d'années à la barbe taillée court. Le client lui avait demandé de le conduire d'abord au n° 60 du boulevard Notre-Dame, qui dévale le flanc est de la colline

1. Aujourd'hui boulevard du Cabot.

de la Garde, depuis le quartier Vauban jusqu'à la Rive-Neuve du Vieux Port. L'adresse était celle d'un imposant immeuble bourgeois de six étages, avec balcons en fer forgé ouvragé, vitraux colorés aux fenêtres et entrée cavalière. Le client s'y était engouffré après avoir promis au voiturier de revenir aussitôt.

Le fiacre n'avait stationné guère plus de quelques minutes devant l'immeuble. Une jolie femme au teint pâle, à qui le cocher donna une trentaine d'années, avait bientôt paru, suivie du jeune homme. Elle portait une jupe d'été ornée d'un semis de fleurs jaunes à la façon des imprimés d'indienne, et un simple chemisier blanc à manches bouffantes. Elle avait à peine pris le temps de mettre sur sa tête une capeline de paille ornée de cerises en céramique, retenue par des épingles à un chignon fourni laissant deviner une longue chevelure noir de jais. À l'exception d'une mèche blanche sur chacune des tempes. Ce détail lui conférait une beauté singulière.

Les clients s'étaient installés dans la voiture et le jeune homme avait donné l'adresse de cette villa isolée de l'avenue de La Panouse, qui montait en serpentant vers les hauteurs de Vaufrèges. Une belle course de plus de six kilomètres.

Elle s'était achevée impasse des Solitaires, judicieusement nommée, car elle prolonge sur quelques dizaines de mètres l'avenue de La Panouse avant de venir buter sur les premiers rochers blancs de la colline.

À peine arrivé à destination, le jeune homme s'était d'abord rapidement dirigé vers une villa située à droite, presque en face de celle où il avait fait arrêter le fiacre. Il en possédait les clefs. Il y était entré, en était ressorti

aussitôt, tenant sous le bras une sorte de grand cahier-classeur de couleur bleue. Revenu vers la villa, où la femme l'attendait dans le jardin, il lui avait simplement dit : « Il était sur ma table de travail. »

Le couple était entré dans la maison cernée de hauts murs, bizarrement baptisée *Villa aux Loups*. Avant de claquer la porte, le jeune homme avait demandé au cocher d'attendre « le temps qu'il faudrait ».

Marius Brouquier avait mis plusieurs secondes à réaliser que les trois coups de feu qui venaient de l'arracher à sa sieste provenaient de la villa. Il prêta l'oreille comme s'il en attendait un quatrième, mais seul répondit à son écoute le vacarme de milliers de cigales dont les cymbalisations forcenées faisaient rissoler la pinède surchauffée comme une bassine de friture géante. Le gros homme, sa moustache de gendarme frémissant comme une antenne, releva du dos de la main le canotier rabattu sur ses yeux, épongea la sueur qui lui baignait le cou avec un grand mouchoir à carreaux. Il s'avança vers la porte d'entrée de la villa.

Il cria de sa voix rude en tambourinant de son poing fermé :

— Oh ! Qu'esse y se passe ? Vous avez entendu ? Y a besoin d'aide ?

Il lui sembla à cet instant entendre remuer à l'intérieur de la maison. Il pensa que quelqu'un descendait lui ouvrir, mais non. Personne ne se montra.

Marius Brouquier colla son oreille contre le bois brûlant de la porte. Aucun nouveau signe de vie ne lui parvint de l'intérieur.

Il faut dire qu'avec ces cigales qui se grattaient le ventre à qui mieux mieux il était difficile de distinguer autre chose que ce crissement assourdissant.

Marius Brouquier manipula la poignée ronde et tenta d'ouvrir, mais la porte résista. Ils avaient dû s'enfermer à clef. Il frappa de nouveau, sans résultat.

Pris d'un pressentiment, le cocher sentit son cœur s'emballer en même temps que sa respiration courte se précipitait. Il jeta un regard circulaire sur la façade blanche aux volets clos sur laquelle le soleil s'acharnait, l'obligeant à plisser les yeux pour atténuer la réverbération. Son examen ne révélant rien de suspect, le gros homme entreprit de faire lentement le tour de la bâtisse à la recherche d'une hypothétique entrée secondaire.

Au rez-de-chaussée, sur le devant, il n'y avait d'autre ouverture que celle de la porte bouclée, flanquée par deux fenêtres barrées de volets en métal d'une belle épaisseur. Le côté gauche de la maison était aveugle. Le cocher passa derrière la bâtisse. Seule une porte étroite, en bois massif, qui n'avait plus revu un pot de peinture depuis des lustres, trouait l'ordonnance de la façade nord. Au premier étage, deux fenêtres aux volets barricadés encadraient un œil-de-bœuf inaccessible sous le faîte du toit à double pente. Cette « sortie de secours », devant laquelle poussait une haie de buis envahissante qu'il fallait écarter pour l'atteindre, était condamnée. Une grosse chaîne passant par un étrier de métal scellé au mur et deux trous ménagés dans l'épaisseur du vantail de bois le maintenait fermé.

Le cocher risqua un œil par l'entrebâillement qu'autorisait le ballant de la chaîne et aperçut dans la

pénombre, à l'autre extrémité de cette fermeture de fortune, un énorme cadenas emprisonnant les maillons de la chaîne. Par ses dimensions l'objet n'aurait pu passer par l'un des trous percés dans le bois de la porte. Et l'eût-on halé vers l'extérieur, encore eût-il fallu en posséder la clef.

On pouvait donc sortir de la villa par cette porte, à condition de posséder la clef du cadenas intérieur, mais rien ne permettait d'entrer par là.

Après avoir habitué ses yeux à l'obscurité du couloir, Marius Brouquier parvint à entrevoir l'amorce d'un escalier conduisant probablement à l'étage. Il tira pour la forme sur la porte, mais n'insista pas.

Revenu devant la villa, le voiturier jeta un coup d'œil aux fenêtres du premier étage. C'est à celle de droite qu'il avait aperçu le jeune homme pour la dernière fois, à l'instant où il avait entrouvert les persiennes avant de les refermer. En vieil habitué des choses de la vie et des petits secrets sur lesquels un cocher digne de ce nom doit savoir fermer les yeux, Marius Brouquier avait pensé : « Ces deux-là vont se payer une sieste crapuleuse. » Cela ne l'offusquait pas. Mais ces réflexions avaient sûrement été à l'origine de sa rêverie polissonne.

Les clients avaient tout leur temps. Et lui aussi. Il était payé à l'heure. Deux francs pour être précis, auxquels s'ajoutait un franc cinquante pour la prise en charge. Plus les amants traîneraient au lit, mieux ça serait. Le cocher préférait stationner à l'ombre en pleine campagne que parcourir les rues surchauffées de la cité en ce début d'après-midi torride. En avait-il transporté, de ces couples illégitimes, venus abriter

pour quelques heures leurs folies amoureuses dans ces bastides discrètes de la périphérie marseillaise, ou ces *campagnes* isolées entourées de grands murs de pierres crépis au mortier, hérissés de tessons de bouteilles pour décourager la maraude !

Cependant, quelque chose avait attiré l'attention de cet observateur privilégié des vices cachés et des vertus publiques de la société bourgeoise, qui constituait une bonne partie de sa clientèle. Contrairement à la règle constante voulant qu'un mari trompant sa femme le fasse avec une femme beaucoup plus jeune que sa légitime, dans le cas présent c'était le contraire. Le jeune homme avait au bas mot dix années de moins que sa compagne. Non que celle-ci fût pour autant une *jument de remonte*, avait constaté le cocher, usant de métaphores propres à sa profession. La beauté de cette femme et sa grâce naturelle s'étaient épanouies dans une silhouette de cariatide bien en chair, mais une chair ferme. C'était une « belle femme », au sens que l'on donne à ces mots – gestes à l'appui – dans les sociétés masculines, lorsqu'on évoque « ce qu'il faut pour contenter la main de l'homme ». Elle devait avoir à peine dépassé la trentaine, en dépit de ces fils d'argent qui, aux tempes, se mêlaient à ses mèches brunes, lui conférant une « maturité prématurée », si l'on ose dire.

Le jeune homme, en revanche, dans son costume d'alpaga clair, malgré son panama d'homme plus mûr et ses quatre poils au menton, avait tout juste quitté l'adolescence. Son visage allongé, sa courte barbe, la pâleur de son teint, sa nervosité, ses regards fiévreux, son débit saccadé, tout évoquait aux yeux expérimentés

de Marius Brouquier le jeune puceau allant jeter sa gourme pour la première fois avec une « vraie dame », sans recourir aux services tarifés d'une professionnelle de l'amour.

Le bruit du roulement des roues cerclées de fer sur les pavés de la ville et les chemins de terre du terroir avait empêché le cocher de saisir ce que ses passagers se disaient, mais un petit miroir discrètement placé à la gauche de la lucarne, braqué sur l'habitacle fermé où se trouvaient les clients, lui avait permis d'observer le manège du couple. Elle, calme, souriante, à la limite de la froideur ou de l'indifférence, répondant posément aux questions de son compagnon, comme si elle cherchait à apaiser sa fièvre, lui agité, compulsif, remuant, empressé, parlant sans cesse, ne demeurant pas un instant immobile.

« Il va falloir qu'elle le calme avant de passer à la chose, sinon, il va pas y arriver », avait pensé Brouquier, souriant tout seul. Il était émoustillé à l'idée de voir cette belle bourgeoise – elle avait l'air si « comme il faut ! » – s'offrir un jeune en guise de goûter.

Le rêve polisson qu'il avait fait ensuite en portait trace, avant d'être brisé par les coups de feu.

Ces images revenaient en désordre dans l'esprit du cocher n° 7, tandis que, décontenancé, il arpentait la terrasse dallée devant la villa, jetant des coups d'œil inquiets vers les fenêtres du premier étage. Il espérait encore les voir s'ouvrir sur le visage juvénile de l'autre énervé.

Il cria sans réfléchir :

— Y a quelqu'un ?

Comme s'il ne le savait pas. Puis, il alla frapper de nouveau quelques coups inutiles dans le panneau de la porte d'entrée.

Une voix d'homme le fit sursauter. Elle ne provenait pas du premier étage comme Brouquier l'espérait, mais venait de retentir dans son dos. Avec le crin-crin crispant des bataillons d'homoptères proclamant haut et fort leur plaisir de se gaver de résine de pin, il n'avait pas entendu arriver l'homme en bras de chemise, pantalon de toile claire, chaussé d'espadrilles et coiffé d'un chapeau de jardinier.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Le cocher eut un geste d'impuissance.

— On a tiré, on dirait, dit l'arrivant. Vous avez entendu ?

— Voui. Je pense que c'est des coups de feu.

— C'est un peu tôt pour l'ouverture de la chasse, ricana l'homme en chemise. Je suis venu voir, parce qu'avec tous ces braconniers...

Il fit un geste du bras en direction de l'avenue de La Panouse.

— J'habite un peu plus bas, là. La cinquième villa en descendant. Quand j'ai entendu péter, j'ai préféré venir voir. On sait jamais.

— Moi, je suis cocher de fiacre, dit Marius Brouquier en désignant le mur derrière lequel il avait garé sa voiture attelée de Rosette.

La vieille jument, la surprise passée, avait retrouvé sa placidité.

— J'ai amené un couple cet après-midi et...

Le voisin l'interrompt :

— Je vous ai vu passer. Vous savez, ici, quand il vient quelqu'un c'est un événement. La moitié des maisons sont vides avant juillet.

Pour preuve, il montra du bras la villa en face.

— J'ai amené un monsieur et une dame...

Le cocher se reprit :

— Enfin un jeune, qui accompagnait une dame. Vous les connaissez, peut-être. Ils sont entrés dans la maison.

— Si je les connais, je les ai pas reconnus, quand vous êtes passés devant chez moi, dit l'homme. Dedans la cabine, on voit que des silhouettes noires, avec ce cagnard dehors. Mais si vous dites qu'ils sont entrés, alors la femme ça doit être Mme Casals, la femme du professeur de chirurgie. La maison est à lui. Elle était comment ?

Cela ne rata pas. Marius Brouquier porta ses deux mains en forme de conque à la hauteur de sa poitrine, et avec une moue de connaisseur, lâcha :

— Une belle femme. Brune. Avec des mèches blanches. Ça fait drôle. Dans les trente, trente-cinq.

Le voisin fut formel :

— Si vous me dites qu'elle a des mèches blanches, alors, pas de doute : c'est Mme Casals, assura l'homme au chapeau de jardinier.

Il voulut s'en assurer quand même :

— Ils vous ont dit leur nom ?

Le cocher fit des yeux ronds :

— Je vois pas pourquoi ils me l'auraient dit.

Il rit malgré lui :

— C'est un fiacre, que j'ai, pas un panier à salade ! Mes clients, on leur demande pas comment ils s'appellent !

L'homme s'obstina :

— Je sais, mais vous auriez pu les connaître.

— C'était pas le cas. Ils se sont enfermés là-dedans, après m'avoir dit d'attendre.

— Il était comment, le jeune ?

— Mince, avec une courte barbe comme en ont les étudiants. Il avait l'air énervé.

— Je crois savoir qui c'est, dit le voisin. Mais ils étaient seuls ? Que tous les deux ?

— Je me tue à vous le dire. À moins qu'il y ait eu quelqu'un dans la maison...

— En ce moment y a personne, assura le voisin. Ils viendront pas s'installer avant le début de juillet.

Son visage refléta sa soudaine inquiétude :

— Ils sont pas ressortis ?

Le cocher répliqua avec logique :

— Eh non, autrement vous les verriez !

— Mais alors, les coups de feu, vous pensez que c'est *euss* qui les auraient tirés ?

Marius Brouquier soupira :

— Sur l'instant, j'ai pas bien réalisé, parce que je m'offrais un *pénéqué* à l'ombre. Mais ça venait de dedans. Trois coups. Deux d'abord, un après, bien détaché.

Le voisin s'exclama :

— Oh, fan de pute ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous voyez pas qu'ils se soient suicidés ? Il en arrive tellement de nos jours.

— À moins que l'un ait tué l'autre, hasarda le cocher.

Le voisin réfuta l'hypothèse :

— Pensez-vous ! Si l'un avait tué l'autre, vous auriez vu l'assassin vous demander de le ramener en ville !

Malgré son inquiétude, Marius Brouquier rigola :

— Moi, à sa place, si j'avais tué quelqu'un, j'aurais foutu le camp par la colline, là, derrière, sans attendre les gendarmes.

La tête brouillée, le cocher n'avait pas réfléchi qu'à moins de posséder la clé du cadenas, c'était chose impossible.

Sans s'être consultés, les deux hommes se mirent à crier à tue-tête.

— *Ohou !* Sortez un peu de là-dedans ! Montrez-vous qu'on vous voye !

Le seul résultat qu'obtint cette nouvelle tentative fut de rameuter plusieurs riverains qui avaient eux aussi perçu les détonations – car, derrière les persiennes closes des chambres, les fenêtres étaient demeurées grandes ouvertes – et les appels des deux hommes les avaient intrigués. Venait en tête, à petits pas traînant, un vieux couple habitant de l'autre côté de l'impasse, en redescendant vers l'avenue de La Panouse, puis un ingénieur retraité des chemins de fer d'Algérie qui arborait un casque colonial, seul vestige de son activité passée.

Tout ce beau monde se mit à parler en même temps quand le cocher et le voisin – il se révéla être un ancien entrepreneur maçon – eurent fait part de leurs inquiétudes.

— On peut pas rester comme ça à attendre, dit l'ex-ingénieur, habitué aux grandes décisions. S'ils sortent pas, il faut aller y voir.

— Eh, comment ? objecta le cocher, en désignant la porte. Vous avez vu l'épaisseur du bois ?

— J'ai ce qu'il faut chez moi, assura l'ex-entrepreneur en s'éloignant déjà vers sa maison, distante d'une bonne centaine de mètres.

Tandis que les conciliabules et les hypothèses des quatre personnes demeurées sur place allaient toujours bon train, le voisin revint bientôt, accompagné de son épouse, une robuste qui l'aidait à porter une masse, deux barres à mine et une hache de bûcheron.

Comme s'il cherchait une approbation chez ses interlocuteurs, l'ex-entrepreneur demanda :

— On y va ?

Rassuré par l'approbation muette des autres, il prit son élan et décocha un coup de sa masse dans le chambranle. Le bois se fendit sous l'impact, mais la porte résista.

Ce premier coup donné, le maçon s'immobilisa, l'oreille aux aguets comme s'il espérait que le bruit ait enfin tiré de leur mutisme les occupants de la villa.

— Ils sont peut-être partis, suggéra la doyenne du groupe, guettant en vain l'approbation de son époux.

— Par où ? demanda le cocher. Je les aurais vus, tout de même !

— Alors, ils sont morts, affirma l'imposante épouse du maçon.

Comme s'il approuvait muettement le diagnostic, celui-ci frappa à coups redoublés. Le bois craquait, mais la porte résistait.

— Vache morte ! Elle est solide !

Le maniement de la masse l'avait mis en eau. Il frappa encore plusieurs coups à la file.

— Attendez, je vous relaye, proposa le cocher qui tendait la main vers l'outil.

— Faites plutôt jouer les barres à mine, suggéra l'ex-ingénieur. Elle a commencé à céder, là, on dirait.

Il montra le bois au niveau de la serrure. L'effort conjoint du cocher et du maçon fit encore s'écarter le panneau du chambranle.

— Cette fois, ça devrait aller, dit l'ingénieur des chemins de fer, qui avait récupéré la masse. Elle branle. Si je frappe au bon endroit...

Il se recula, avec effort il souleva l'outil à hauteur de la serrure et, à la volée, il frappa au beau milieu de la pièce métallique dont le pêne rendit les armes dans un grand craquement du bois.

Il avait fallu près de trente-cinq minutes d'efforts.

Il n'y eut plus qu'à pousser d'un coup d'épaule, dont se chargea le cocher, et la porte s'ouvrit sur le hall du rez-de-chaussée. Les intervenants étaient en nage.

— En tout cas, constata l'ingénieur, s'ils sont pas descendus avec le raffut qu'on a fait, c'est que...

Il s'abstint d'achever, chacun avait compris.

Il avait retrouvé une attitude de chef de chantier. Il s'adressa aux messieurs :

— Je monte le premier. Vous me suivez ? Mesdames, vous restez en bas, s'il vous plaît.

La suggestion arracha un petit cri apeuré à la doyenne de l'assistance qui s'accrocha au bras de son époux, peu décidé lui-même à tenter l'ascension.

Quand les trois hommes, en file indienne, atteignirent le palier du premier étage, ils découvrirent la porte de la chambre de gauche grande ouverte. Ce qu'ils aperçurent leur arracha un murmure d'effroi et les fit reculer d'horreur.

Affaissé contre un canapé, les jambes étendues sur le plancher, les vêtements en désordre, mais entièrement vêtu, tel que l'avait vu pour la dernière fois le cocher Brouquier en levant la tête, le jeune homme, rendant du sang par la bouche – un revolver entre ses doigts crispés –, gisait, la tête inclinée sur la poitrine. Il semblait s'être tiré une balle dans la mâchoire, qui avait pénétré dans le crâne de bas en haut. Sous sa courte barbe en pointe, la peau de son visage avait pris une teinte cramoisie, comme si elle était congestionnée.

En face de lui, sur le lit défait, les cheveux dénoués, un bouquet de violettes auprès d'elle, un châle d'indienne recouvrant ses pieds et ses mollets, laissant visibles ses cuisses nues, la femme brune aux mèches d'argent était allongée, l'air si étrangement serein qu'on eût pu croire qu'elle venait de s'endormir, heureuse et comblée par son amant.

Hélas, l'impression était aussitôt démentie par les deux trous rouges qu'elle portait à la tempe gauche, d'où s'écoulaient deux filets de sang que buvait le lin du drap recouvrant le matelas. La mort avait dû être instantanée. La flaque pourpre s'agrandissait toujours plus. Une trace rouge maculait aussi le dessus-de-lit tiré au pied.

Au premier coup d'œil, les objets les plus exposés semblaient en place. Sauf un vase vide en porcelaine,

posé sur un guéridon à trois pieds, proche de la tête de lit. Il avait dû choir, sans se briser sur le plancher, quand les jambes du jeune homme l'avaient heurté au moment où son corps s'effondrait.

Mais ce qui choquait le plus dans ce spectacle macabre, c'était la tenue de la femme. Ou plutôt son absence de tenue. Une jupe claire semée de fleurs, nullement chiffonnée ou froissée, avait été jetée sur le dossier d'un fauteuil crapaud. Sur la descente de lit on voyait un corsage blanc, un pantalon¹ de même couleur, un corset dégrafé dans le dos, des jarretières. La capeline dont elle était coiffée en arrivant était accrochée à une patère fixée au mur face au lit, comme si elle s'en était naturellement débarrassée en entrant dans la pièce. Sur elle, la morte ne portait plus qu'une chemise de dessous, relevée jusqu'au-dessus des seins, ce qui ne laissait rien ignorer du plus intime de son anatomie. Son ventre légèrement bombé s'étalait sans pudeur sous les regards des arrivants, souligné par le buisson noir en haut de ses cuisses.

La porte centrale d'une armoire à glace était grande ouverte et on en avait sorti du linge – essentiellement des vêtements féminins posés en pile sur une chaise.

Les trois hommes, muets sur le seuil, les yeux fixes d'horreur, contemplaient cette scène aussi dramatique que saugrenue, incapables de faire un pas dans la pièce. Le cocher Marius Brouquier émergea le premier de la

1. Précisons qu'il s'agit ici de la culotte en lingerie descendant jusqu'à mi-cuisses que les femmes de l'époque portaient comme sous-vêtement.

sidération collective. L'émotion lui fit spontanément retrouver les mots de son enfance provençale :

— *Tron de pas Diéou*¹ ! Qu'esse qu'y a pu se passer ?

Personne n'avait la réponse.

— Pute manchote ! souffla le voisin tout pâle sous son chapeau de paille. C'est elle. C'est Mme Casals. Ô, funérailles !

« C'est le cas de le dire », songea le cocher.

L'ex-ingénieur des chemins de fer algériens prit sur lui et, se dirigeant vers le lit, saisit le drap à deux mains dont il recouvrit la nudité de la femme, mais sans rabattre la chemise.

— Il ne faut rien toucher, dit-il aux deux autres. On ne sait jamais.

Pour eux, ce fut comme le signal qui les autorisait à pénétrer dans la pièce. Le cocher rejoignit le lit et souleva les paupières de la femme dont la position était naturelle, le bras droit replié, les doigts effleurant la joue. Sur l'index, on pouvait voir quelques gouttes de sang qui avaient coulé des trous faits par les balles.

— Y a plus rien à faire, dit Brouquier avec un air de chien battu.

L'ex-entrepreneur maçon s'était accroupi près du jeune homme allongé sur le sol, le dos contre le canapé. Il redressa son buste et, s'adressant plus précisément au cocher, il dit avec un regard incrédule :

— Lui, c'est le fils Champsaur. Henri. Sa mère est la propriétaire de la maison d'en face, celle où y a

1. Tonnerre de (pas) Dieu ! on précise « pas », pour éviter le blasphème.

personne en ce moment. C'est la veuve d'un docteur des Colonies, qu'il s'est suicidé y a six ou sept ans. *Pécaïre*¹, ça va lui faire un coup, la *pôvre* femme !

Il ajouta en baissant la voix :

— Elle n'en avait pas eu assez comme ça, vous croyez ?

Il secoua la tête comme s'il voulait se débarrasser des idées noires qui l'assaillaient :

— Je comprends pas. D'habitude, quand il vient chez sa mère prendre des affaires ou pour travailler tranquille, il prend le *tramouais* jusqu'au Cabot et il monte à pied. Pourquoi il est venu en fiacre, et avec elle ?

Il désigna le corps nu allongé sous le drap.

L'ex-ingénieur demanda, montrant le jeune homme :

— Il donnait pas des leçons aux fillettes du professeur Casals ?

— Vouï, mais ils sont pas venus avec les *nistonnes*, répliqua le maçon fort à propos.

Il se mit à genoux et colla son oreille à la poitrine affaissée.

Il se releva le rouge aux joues, le souffle court, et dit à l'intention des deux autres qui l'observaient :

— Il m'a semblé voir qu'il clignait un peu des yeux fermés. Il est peut-être pas bien mort en plein. On dirait que son cœur bat de temps à autre. Mais c'est faiblard. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On va chercher le docteur Argellier, répondit l'ingénieur des chemins de fer.

1. Version provençale du mot marseillais « peuchère » qui sert à exprimer la compassion.

— Vous voulez que j’y aille ? proposa Brouquier.
Un coup de fiacre c’est vite fait.

— Inutile. Il habite un peu plus loin, en bas de l’avenue. Il est à la retraite, mais il refusera pas de venir jeter un œil. J’y vais d’un coup de vélo. Vous, dit-il au cocher, allez plutôt prévenir les gendarmes.

— Elle est où la brigade ?

— À Mazargues.

Brouquier fit la grimace.

— Fan ! Y a pas plus près ? Qui c’est qui va me régler mes courses, à moi ? Le père Decanis, il va rien vouloir entendre...

Le brave homme abrégé son interrogation :

— Enfin, on va pas partir en les laissant là, comme ça, qué ?

Le premier il s’engagea, ventre en avant, dans l’escalier. L’ingénieur referma la porte et tourna la clef, la laissant dans la serrure. Puis, il dit au maçon :

— Ne touchons à rien, ils vont pas s’envoler. On va attendre le docteur Argellier en bas.

Sur le perron, le vieux couple de voisins prit le maçon à l’abordage, le cocher ni l’ingénieur n’ayant pris le temps de les informer de ce qu’ils avaient découvert. Déjà, au bas de la petite montée, on apercevait, arc-bouté sur ses pédales, l’ingénieur qui revenait, l’air farouche, tel Petit-Breton dans l’ascension du Galibier. Il halait derrière lui un homme, une sacoche de cuir au bout de son bras droit, qui n’avait pas pris le temps d’abriter son crâne nu des ardeurs du soleil.

— Il *chale*¹, le docteur Argellier, informa le maçon.

1. Il transporte un passager sur son porte-bagages.

À peine descendu de bécane, le médecin se rua dans l'escalier, suivi comme son ombre par l'ingénieur. Le maçon resta sur place pour répondre aux questions anxieuses des petits vieux.

Quand elle apprit quelques détails de la scène de grand-guignol découverte dans la chambre, et en particulier l'état dans lequel se trouvait le jeune Henri Champsaur, la pauvre vieille faillit tomber à la renverse. Son mari eut le réflexe de la soutenir. Elle se mit à pousser des cris aigus en roulant des yeux.

— Boudiou, qué malheur ! C'est le petit Riri ? *Es mouart*¹ ?

Avec un geste de la main donnant une idée de la taille du jeune homme à l'époque, elle ajouta un détail inattendu, comme si cela devait changer quelque chose au drame :

— Je l'ai connu grand comme ça, quand il avait encore les *braillettes*² !

1. « Il est mort ? »

2. Les culottes courtes.